Méropi Anastassiadou, Paul Dumont, Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du XXI^e siècle. Une communauté en quête d'avenir

Paris, Cerf, 2011, 311 p., avec illustrations, chronologie et index.

Katerina Seraïdari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/23413>

DOI : 10.4000/assr.23413

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 89

ISBN : 9782713223273

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Méropi Anastassiadou, Paul Dumont, Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du xxi^e siècle. Une communauté en quête d'avenir », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2011, document 156-4, mis en ligne le 14 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/23413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.23413>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Méropi Anastassiadou, Paul Dumont, Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du XXI^e siècle. Une communauté en quête d'avenir

Paris, Cerf, 2011, 311 p., avec illustrations, chronologie et index.

Katerina Seraïdari

RÉFÉRENCE

Méropi Anastassiadou, Paul Dumont, Les Grecs d'Istanbul et le patriarcat œcuménique au seuil du XXI^e siècle. Une communauté en quête d'avenir, Paris, Cerf, 2011, 311 p., avec illustrations, chronologie et index.

- 1 Au centre de ce livre se trouve une communauté minoritaire menacée d'extinction; l'approche est, par définition, imprégnée d'empathie et le style d'écriture parfois lyrique. Il s'agit d'un ouvrage qui s'adresse au grand public, avec très peu de références bibliographiques dans le texte, mais une quinzaine de pages bibliographiques à la fin, précédée par une chronologie très utile d'une dizaine de pages sur les dates importantes qui ont marqué les Grecs d'Istanbul de 1923 à 2008. Dans l'introduction, les auteurs justifient leur choix de ne pas utiliser le terme *Rum/Romioi*, en évoquant deux raisons: celui-ci est non seulement «insolite aux oreilles du non-spécialiste», mais renforce aussi «la division parmi les diverses composantes du monde hellénique» (p.7). Ces lignes délimitent déjà les attentes du lecteur: la «mystique communautaire» (p.119) et sa relation avec la «grécité», d'une part, et «la mystique nationale turque» (p.12), d'autre part, sont peu interrogées, comme si l'approche empathique choisie empêchait

l'émergence de questionnements sur la manière dont cette «communauté imaginée» construit et manipule son image.

- 2 Le premier chapitre examine l'effondrement démographique de cette communauté: si «[a]u début des années 1900, près de 160000 Grecs vivaient à Istanbul» (p.20), à l'orée du vingt et unième siècle, il ne reste qu'entre 2000 et 4000 personnes. Dès le début, l'hétérogénéité de la communauté est soulignée: elle comporte des orthodoxes turcophones, les Karamanli, qui ont appuyé la fondation en 1922 d'une Église orthodoxe turcophone indépendante du patriarcat de Constantinople sous l'égide de papa-Eftym (1884-1968); mais aussi des Grecs d'affiliation catholique qui suivent le rite «oriental», ainsi qu'un groupe restreint de Grecs protestants, dont l'appartenance «au monde grécophone est admise, mais la frontière qui les sépare de l'orthodoxie constantinopolitaine semble infranchissable, même en ces temps d'effondrement démographique» (p.26). Les deux critères d'appartenance qui émergent ici (la langue et la religion) ne sont pas analysés de manière critique: les auteurs utilisent parfois le terme «orthodoxie constantinopolitaine» comme alternative à celui de Grecs d'Istanbul, bien que cette option fasse disparaître le critère de la langue en érigeant l'appartenance religieuse comme unique critère pertinent. La question de la reconnaissance (aussi bien par l'État turc que par le Patriarcat) des orthodoxes arabophones ayant la citoyenneté turque «comme des Rum ortodoks à part entière» (p. 26) est aussi soulevée dans ce cadre. La position du patriarcat à cet égard est claire: «c'est la religion qui constitue l'élément essentiel de l'identité communautaire. Les autres facteurs – langue, appartenance ethnique, culture – ont leur importance, mais viennent en deuxième position» (p.109). En optant pour le terme «orthodoxie constantinopolitaine», les auteurs adoptent en quelque sorte la position patriarcale sans justifier ce choix de manière explicite. Un troisième critère d'appartenance, que l'ouvrage fait apparaître, est celui du régime juridique: si au dix-neuvième siècle, plusieurs membres de la communauté avaient la citoyenneté hellénique (26431 personnes en 1927), les expulsions de 1964 ont mis une fin à cette présence massive. Ceux qui restent à Istanbul sont des «Grecs “indigènes”» (p.31) qui ont la citoyenneté turque.
- 3 La lecture de cet ouvrage montre bien que l'appartenance identitaire n'est pas un «fait accompli», mais qu'il s'agit plutôt d'une construction privilégiant certains critères selon la période historique et le contexte socio-économique et politique. L'aide financière grecque dont ceux qui ont plus de soixante-cinq ans bénéficient depuis 1994 pose de nouveau la question de l'appartenance: si l'État grec témoigne «ainsi de la bienveillance de la mère patrie envers ses enfants, ceux-ci ne pouvant être que grécophones et orthodoxes» (p.55), comment ne pas lier cette tendance aux pratiques philanthropiques pendant la période ottomane qui visaient à «soudier les plus démunis autour de l'orthodoxie, afin de réduire les “pertes”, notamment les conversions à l'islam ou au catholicisme» (p.164)? Parmi ces citoyens turcs, grécophones et orthodoxes, qui sollicitent actuellement l'aide financière de l'État grec, il y a des femmes issues de cette communauté qui se sont mariées avec des Turcs: leur demande est soutenue par le patriarcat, mais pas par le consulat grec (p.55). Car ce que le livre laisse apparaître est qu'il ne suffit pas de se sentir membre d'une communauté, il faut également que les autorités, les instances communautaires et les autres membres reconnaissent et valident cette appartenance. Mais quand les auteurs écrivent au sujet de papa-Eftym que celui-ci «pouvait surtout compter sur l'existence, à Istanbul, d'une

substantielle communauté de Grecs turcophones qui, dans leur vie de chaque jour, étaient passés maîtres dans l'art de l'ambiguïté identitaire, oscillant au gré des circonstances entre turcité et hellénisme» (p.143), ne forment-ils pas une image monolithique de l'appartenance identitaire? Ces propos semblent condamner toute expression d'«ambiguïté identitaire», comme si les acteurs sociaux devaient suivre le «bon chemin» de l'appartenance – mais qui définit chaque fois quel est le «bon chemin» et selon quels critères?

- 4 Une autre question émerge dans ce cadre: comment séparer le sentiment d'appartenance des stratégies individuelles et de l'envie d'optimiser les bénéfices matériels (sous une forme monétaire, mais aussi en ce qui concerne l'établissement de relations clientélistes, les réseaux sociaux d'entraide et de soutien, le prestige social)? La facilité avec laquelle les arabophones orthodoxes les plus démunis «acceptent de se “greciser” sans état d'âme» semble ainsi être «guidée par des intérêts économiques» (p. 76). Par contre, les quelques familles aisées arabophones «ne semblent pas témoigner d'intérêt pour l'apprentissage du grec» (p.77). Cette attitude rappelle celle des classes aisées grecques qui, à la fin du dix-neuvième siècle, «comblaient volontiers les écoles de bienfaits, mais n'hésitaient pas, dans le même temps, à faire appel, pour leurs propres enfants, à l'une ou l'autre des nombreuses institutions catholiques ou protestantes» (p. 117) qui jouissaient d'un prestige considérable. La question qui se pose ici est de savoir comment les différences entre classes sociales conditionnent ou influent sur l'appartenance.
- 5 L'absence d'un cadre théorique qui interrogerait les modèles d'identification comme un processus fluide et non comme un déterminisme hérité est néanmoins compensée par le bagage académique solide des auteurs et par leur connaissance intime de la communauté étudiée. Les portraits de professeurs d'université, de patrons d'entreprises et de musiciens issus de cette communauté sont riches en détail, et la section sur la presse communautaire est éclairante. Le chapitre sur les écoles minoritaires permet de mieux comprendre pourquoi l'appartenance a été instrumentalisée en tant qu'enjeu politique. Ces établissements sont contraints par la législation turque d'exclure les élèves qui ne remplissent pas deux conditions préalables: avoir la citoyenneté turque et faire partie des *Rum ortodoks* (au moins, du côté paternel). Les problèmes auxquels ces écoles sont confrontées sont exposés de manière claire. Déjà en 1964, dans un climat de tensions, «au nom de la laïcité kémaliste, les enseignants reçoivent l'ordre de ne plus conduire leurs élèves à l'église» (p.98). Trois ans plus tard, les inscriptions en caractères grecs qui ornent les façades des établissements scolaires de la communauté doivent être retirées. En 1968, «[l]es écoles grecques n'ont plus le droit d'inclure le 25 mars (fête nationale grecque, mais aussi fête religieuse de l'Annonciation) parmi leurs jours fériés» (p.275).
- 6 Le chapitre sur le leadership patriarcal explique très bien comment «[s]ans tourner le dos à la grécité», l'Église de Constantinople a su «se forger une image d'universalité en jouant en plein la carte de l'œcuménisme» (p.129). Les relations de Bartholomaios I^{er} avec Fetullah Gülen, ainsi que les rapports privilégiés avec les États-Unis que le patriarche Athénagoras I^{er} avait inaugurés, y sont analysés de manière éclairante. Les tensions entre Moscou et Constantinople depuis les années 1990, ainsi que les relations mouvementées avec l'Église autocéphale de Grèce, retiennent aussi l'attention des auteurs.

- 7 La redécouverte de la mosaïque ottomane d'Istanbul par certains milieux turcs et la grécomanie ambiante, qui est non seulement *politically correct*, mais qui constitue aussi «une façon de dire que la Turquie a tout naturellement sa place en Europe» (p.192), sont également très bien analysées. La section suivante, qui montre avec lucidité comment la communauté est perçue par certains partis politiques turcs, est intitulée: «Une phobie persistante: le péril grec». Suit un chapitre sur les monuments que le «pèlerin de la grécité» (p.210) peut visiter à Istanbul et dans les environs. L'attraction que des lieux de culte orthodoxes exercent sur les musulmans «locaux» est aussi discutée. La dernière section examine la législation à laquelle le patrimoine immobilier et foncier des Grecs d'Istanbul est soumis et, plus précisément, le concept de personne morale et le régime des *vakif*.
- 8 Le choix des auteurs de se focaliser sur ceux qui œuvrent pour permettre à la communauté de survivre fait que cette tâche est perçue comme un devoir héroïque: tous ceux qui ont opté pour des chemins divergents sont donc automatiquement présentés comme moins «nobles». Cette approche finit par légitimer un certain état d'esprit aux dépens de choix plus personnels, comme dans les cas de mariage mixte: «Tolérer, pour les femmes grecques, les unions mixtes équivaut donc à accepter que les enfants nés de telles unions ne puissent pas être comptabilisés au profit de la *romiosyni*» (p.183). Selon ce modèle (que les auteurs ne critiquent pas explicitement, même s'ils caractérisent ceux qui portent ce discours comme des «adeptes de l'endogamie communautaire»), le rôle d'une femme est défini par sa capacité à engendrer des enfants qui pourraient être comptabilisés au profit de la communauté concernée. L'analyse proposée ne s'intéresse pas à montrer comment les individus réagissent face à leur prise en otage par le conflit gréco-turc; les individus ne sont pas explicitement présentés comme les victimes de deux nationalismes rivaux qui les poussent à prendre parti, à choisir le «bon» côté et à prouver une loyauté sans faille. Le lecteur a l'impression que la valeur des individus est définie par leur capacité à défendre leur communauté, en dehors de laquelle ils ne peuvent exister qu'en tant que «brebis égarées». Ce choix s'explique peut-être par le fait que l'ouvrage est la traduction d'une première publication en langue grecque sous le titre *Les Grecs d'Istanbul. Blessures et attentes*. Le titre en français est devenu, certes, moins empathique, mais le fait que le livre soit écrit pour un public grec a sûrement joué un rôle dans la manière d'aborder ce sujet tellement sensible. Ceci dit, les auteurs parviennent à construire un récit qui respecte les sensibilités de leurs informateurs et qui constitue une précieuse source d'informations pour tous ceux qui s'intéressent aux minorités, au fonctionnement de l'Église orthodoxe, ou à l'Empire ottoman et aux conséquences de sa dissolution.